

Le feuilleton : comparaison : [1ère partie]

Autor(en): **Duplan, J.-L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 36

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Eh bien ! père Gouju, sommes-nous plus rassuré, aujourd'hui ? Vous a-t-on payé ?

— Mais oui, monsieur Lemouren, mais oui ! Et les yeux me sont sorti de la tête quand j'ai vu qu'ils prenaient le papier, qu'ils jetaient à peine les yeux dessus et qu'ils alignaient de la belle monnaie sonnante...

— Hein ? C'est beau ?...
— Pardine, oui ! monsieur Lemouren, et... (très confidentiel) je voudrais bien vous dire une chose... sans vous offenser...

— Allez, allez, père Gouju, vous ne m'offensez jamais...

— Eh bien ! je suis fier de l'idée que ce serait vraiment une bonté à vous, monsieur Lemouren, de nous dire un brin, sans le répéter aux autres, comment vous faites, vous, pour fabriquer de ce papier-là !



COMPARAISON

Elle N peu fatiguée au retour de sa promenade avec les enfants, Valentine s'assit dans un des sièges légers qui garnissaient le vestibule et d'un doigt distrahit fouilla le courrier déposé sur le guéridon. Son visage se fit joyeux quand elle découvrit sur une enveloppe le timbre de Suisse et l'écriture de sa mère. Vivement, elle se débarrassa de ses gants et s'assit plus confortablement pour jouir mieux de sa lecture.

« Sertigny, le 10 décembre, disait la lettre, Ma chère enfant, Nous avons été un peu déçus de ne recevoir qu'une carte à la place de ta lettre du jeudi, mais nous comprenons bien que tu as beaucoup d'ouvrage à cause de la fête de Noël. Seulement, Albert m'a chargé de te dire, que si ça arrive, il prendra le premier train pour aller te chercher. Naturellement, ce n'est pas sérieux, tu sais comme est ton frère, il ne dit que des bêtises. On est bien content de savoir que tes maîtres sont toujours content de toi et aussi que tu aies du plaisir dans les concerts et les fêtes ; mais des fois je dis qu'on a eu tort de te faire instruire pour t'envoyer parmi ces gens qui ne pensent qu'à s'amuser ce qui est bien étonnant quand on pense à tout ce qu'ils ont souffert pendant la guerre. Toi, tu n'est pas faite pour briller dans le monde mais pour le devoir et la simplicité. Le Bon Dieu veut qu'on gagne son pain à la sueur de son visage et toi tu gagnes le tien bien trop facilement.

Ton père a été bien content de ce que tu as dit à tes maîtres que chez nous on mange à la cuisine et que c'est lui qui soigne les bêtes. Il dit que tu as bien raison de leur montrer que les Suisses n'ont pas honte de leur simplicité.

Il ne se passe rien dans le village qui puisse t'intéresser. Chez nous, ça va toujours bien, grâce à Dieu, il n'y a que le papa qui tousse un peu. A présent, ma fille, il faut que je te dise quelque chose qui me tient au cœur, c'est que ton cousin Maurice demande bien souvent de tes nouvelles et se réjouit bien de te revoir. Il vient toujours un moment le jeudi, quand il sait qu'il y a une lettre de toi, et on a bien deviné, ton père et moi que si tu voulais tu pourrais être la femme du plus brave garçon que je connaisse et entrer dans une bonne famille de paysans, ce qui est une vie bien pénible, si on veut, mais bien belle pour qui sait la comprendre... » Arrivée là, Valentine sourit, moitié attendrie, moitié dédaigneuse... Maurice... Elle le revit tel qu'il était pendant les vacances d'été qu'elle avait passées à la maison alors que, par pure complaisance, il était venu aider son père à terminer la moisson. Elle aimait à le regarder, les manches de sa chemise de coutil retroussées sur ses bras musculeux, la tête rejetée en arrière, tendant très haut, à bout de bras les lourdes gerbes dorées qu'un homme arrangeait sur le char. Elle admirait sa force et son adresse et elle

le trouvait beau, mais de là à accepter l'hommage que ses clairs yeux gris lui présentaient avec tant de ferveur, il y avait loin. Et une autre image vint flotter entre elle et celle du paysan, l'image élégante d'un jeune citadin aux manières aisées, aux vêtements d'une coupe parfaite, au sourire séduisant... « Il n'y a pas que Maurice qui soit bon, songea-t-elle, celui-là aussi est bon, sans cela il ne ferait pas attention à une petite gouvernante comme moi ».

Un moment, elle resta pensive, se remémorant les deux années qu'elle venait de passer dans la grande ville allemande, années de travail et de joies calmes jusqu'à l'apparition de celui qui occupait maintenant une si grande place dans son cœur. « Viendra-t-il ce soir ? se demanda-t-elle, oh, je voudrais le savoir ».

Il vint le soir. C'était un cousin des maîtres de la maison et il venait très souvent, attiré par la gaité ambiante et depuis peu par le charme de la jeune Suisse chargée d'enseigner à ses petits cousins la grammaire et les bonnes manières.

Ce soir-là, il arrive juste à point pour sortir Mme Hellmann, sa cousine, d'un grave embarras.

— Pense, Erich, lui dit-elle comme il entrait, qu'à cause de ce malheureux accident chez les Lärsner, ils ne reçoivent pas ce soir. Que faut-il faire ? c'est si ennuyeux de rester à la maison quand il n'y a personne !... Au théâtre, on donne une petite inéptie, ce n'est pas la peine d'y aller, à l'Opéra, c'est, je crois bien Aïda, tu conviendras que ce n'est pas la peine de faire de la toilette pour une salle vide.

— Mais non, dit Erich, on ne donne pas Aïda, mais Lohengrin, tu peux très bien mettre une robe, il y aura du monde pour la regarder.

— Oh alors, c'est parfait, mais combien serons-nous ? il faut que la loge soit pleine.

— Eh bien, nous sommes trois... Mademoiselle fera quatre...

— Mademoiselle ? interrompit Mme Hellmann, je ne sais trop, pour Lohengrin, les places sont trop recherchées pour prendre mademoiselle, trouve-moi quelqu'un qui fasse plus d'effet.

— En téléphonant de divers côtés, et se donnant beaucoup de peine, Erich ne trouva quand même pas le nombre de personnes requises. Il est vrai qu'il eut soin de s'adresser à une vieille tante qui s'était donné une entorse et à un ami qui venait justement de prendre le train pour Berlin.

— Tant pis, dit sa cousine, nous prendrons Mademoiselle.

Et elle envoya quelqu'un lui dire de se préparer.

A l'heure voulue, un peu rose d'émotion, vêtue de la robe bleu de lin qui constituait sa toilette de gala, Valentine entrait dans le salon où les invités attendaient la maîtresse de maison. D'une inclination de tête, elle salua tout le monde et tendit la main à Erich qui s'avançait vers elle. Il lui sourit, et elle lut dans ses yeux combien il la trouvait charmante.

— Je regrette beaucoup, mademoiselle, dit Mme Hellmann qui entrait à ce moment, mais il n'y a pas de place pour vous dans l'auto, il vous faut téléphoner pour un taxi, ou aller à pied jusqu'à la Goethestrasse, où vous en trouverez un.

— Permettez-moi de vous accompagner, dit vivement Erich.

Valentine eut un regard perplexe vers Mme Hellmann, qui eut un geste indifférent.

— Mais oui, dit-elle, cela ira très bien.

Ensemble ils partirent dans la belle nuit claire et froide, et le jeune homme entraîna sa compagne sous les grands arbres de la promenade qui conduit à l'Opéra.

— Vous voulez passer là ? dit Valentine un peu troublée.

— Mais oui, nous avons le temps d'aller à pied.

Sous le couvert des grands ormes dépouillés, il faisait sombre et la solitude était complète. Les gens pressés passaient dans la rue rectiligne et bien éclairée dont on entendait les bruits : trompes d'autos, conversations à voix très hautes et refrains sifflés gaiement.

Les deux jeunes gens cheminèrent d'abord sans mot dire dans les allées solitaires, puis Erich serra plus fort le bras de sa compagne et se mit à lui parler doucement.

— Répondez-moi, dit-il comme elle se taisait, et dites que vous me croyez.

Valentine allait lui répondre, mais ce qu'elle voulait dire restera pour toujours un mystère, car juste à ce moment, un bruit étrange leur fit tourner la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Valentine en se dirigeant du côté d'où partait le bruit, on dirait des sanglots.

C'étaient des sanglots, en effet, qui partaient d'un banc caché dans un bouquet, et poussés par une toute petite fille pauvrement vêtue, les cheveux ébouriffés sortant d'un bérêt de laine.

— Qu'as-tu, ma petite ? demanda Valentine. Mais les sanglots redoublèrent.

— Qu'as-tu ? répéta Erich dans l'idiome servi par les gens du peuple, et d'un ton rude.

Effrayée, la petite fit un grand effort pour arrêter ses pleurs et articula des phrases entrecoupées parmi lesquelles on pouvait entendre : « Grand-père, il ne veut pas bouger ».

(A suivre).

J.-L. Duplan.

Théâtre Lumen. — Pour son premier grand gala, la Direction du Théâtre Lumen s'est assurée, en exclusivité pour Lausanne, une œuvre des plus émouvantes. Le chant du prisonnier, merveilleux film artistique.

Rappelons que durant la saison d'automne-hiver 1929-1930, l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen se produit au complet tous les jours en soirée, le samedi et le dimanche en matinée ; matinées des autres jours, orchestre restreint. Location à l'avance à la caisse de l'établissement. Tél. 23.523.

Royal-Biograph. — Le nouveau programme du Royal-Biograph comprend, cette semaine, 2 grands films artistiques qui forment un ensemble de tout premier ordre : *La rose des pays d'or*, et *Un déjeuner de soleil*. Tous es jours, en soirée, samedi et dimanche en matinée, accompagnement musical par le Trio du Royal-Biograph.

N'IMPORTE QUOI
concernant
la
MUSIQUE
et le **THEATRE**,
vous l'obtiendrez rapidement
chez
FOETISCH
FRÈRES
S. A. Maison fondée en 1894
La plus importante Maison de Musique
de la Suisse romande

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE
CITRONADE
CITRON **GIRARD**
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.